



HAL
open science

Littérature (en confinement)

Alexandre Gefen

► **To cite this version:**

Alexandre Gefen. Littérature (en confinement). Multitudes, 2020, Abécédaire du confinement. hal-03084112

HAL Id: hal-03084112

<https://hal.science/hal-03084112>

Submitted on 20 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Littérature (en confinement)

Alexandre Gefen

Multitudes, « Abcédairé du confinement », n°80, Automne 2020.

Étrange situation de la littérature durant les semaines de confinement : alors que son économie s'écroule, que les éditeurs sont invités à déstocker en annulant des parutions, que les librairies crient famine, que les auteurs en sont à implorer l'aide de l'État, la littérature, comme forme de vie et de pensée, n'a jamais été autant à son aise : dans sa fonction même de nous permettre l'évasion dans le repli, la communication *in absentia*, le désir dans son fantasme, l'expérience dans la retraite, le voyage lointain dans le coin d'une chambre et la relation humaine par la pure imagination, la littérature triomphe dans l'isolement. Appelant à une vie de retraite sous l'invocation de saint Jérôme, caressant des formes d'existences intenses, mais austères, promouvant les vertus passives, invitant à la relecture plus qu'à la nouveauté, à la mémoire plutôt qu'à la vie, la littérature se vit dans une économie frugale, ascétique, et promet un écosystème résilient et simplifié où quelques vieux classiques suffiraient à notre satisfaction. « Pour moi, je ne me sens vivre et penser que dans une chambre où tout est la création et le langage de vies profondément différente de la mienne, d'un goût opposé au mien, où je ne retrouve rien de ma pensée consciente, où mon imagination s'exalte en se sentant plongée au sein du non-moi » écrivait Proust dans son *Sur la lecture* : jamais la puissance de dépaysement de la littérature n'avait été autant requise.

Non seulement les vieilles fonctions de la lecture et écriture sont promues comme des viatiques et des formes de consolation, mais la littérature s'adapte à la pandémie du COVID-19 en inventant instantanément le genre du « journal de confinement » ou en proposant des formes alternatives de deuil (voir l'initiative belge *Fleurs de funérailles — Gedichtenkrans*). Loin d'être un idéal et une abstraction figée, la littérature se dévoile comme une énergie culturelle capable de transformation inédites. Elle démontre sa capacité rassurante à donner de la profondeur au temps en proposant des récits d'épidémies passées à valeur heuristique, faisant instantanément de *La Peste* de Camus un best-seller, et conduisant à d'innombrables enquêtes sur des confinements passés, du *Décameron* de Boccace à Shakespeare écrivant *Le Marchand de Venise*, mais aussi à anticiper les conséquences des formes émergentes de contrôle social par ses dystopies. Pendant que de fausses citations de Samuel Pepys ou de Mme de Sévigné sur l'épidémie actuelle passionnent le web, c'est bien la puissance cognitive et politique de la fiction qui triomphe : loin d'être un divertissement ou un simple substitut de dernier recours à l'existence IRL, la littérature permet aux hommes et aux sociétés de donner de l'épaisseur à leur présent et de chercher à avoir prise sur les scénarios de leur futur.

Alors que l'idée d'une littérature dotée d'un pouvoir voire d'une fonction s'impose contre l'idéal esthétique d'inutilité, s'accroissent les tendances lourdes qui reconfigurent peu à peu le visage de la littérature contemporaine : le poids de l'écriture active par rapport à la simple lecture passive — un sondage ayant indiqué que près de 10 % des Français avaient été tentés de se lancer dans l'écriture d'un livre durant le confinement ; l'importance dans ces écritures de la vie ordinaire et intime, mais aussi l'omniprésence des questions politiques — à peine inventées, les écritures confinées étaient l'objet de polémiques virulentes ; l'importance de la littérature exposée et même manipulée sur les réseaux sociaux — à travers innombrables pratiques citationnelles et transformationnelles de jeux et d'exposition s'achève la dissolution des frontières génériques et médiatiques conventionnelles.

Tandis que l'imagination s'emballa face à des situations vitales inédites et que les possibilités d'action se réduisent, que les intellectuels font feu de tout bois pour avancer des *vita nova* potentielles, la littérature c'est donc bien plus que la simple « leçon des épidémies du passé », pour reprendre une formule à Orhan Pamuk : alors que se suspend le vieil écosystème du livre-papier et que les idéaux de pureté se dissolvent face à notre appétit de sens, l'écriture se démocratise, la fiction étend son empire, le modèle fermé du texte cède place au flux et des dispositifs littéraires nouveaux fécondent nos vies numériques désocialisées, mais interconnectées. Voilà bien le paradoxe de ce confinement des belles-lettres : tout en servant nos rêves nouveaux d'autonomie, la littérature devient elle-même sociale, active, virale et parfaitement hétéronome.